

## Bouveresse, J. (2016), *Nietzsche contre Foucault, Sur la vérité, la connaissance et le pouvoir*, Paris, Banc d'essais, Agone, 145 p.

Samuel Marie\*

Il est d'usage de se référer à Nietzsche, aussi bien pour s'en réclamer que pour le disqualifier, comme le grand précurseur de la pensée relativiste postmoderne. Michel Foucault, à cet égard, ne manqua pas de se réclamer d'une certaine parenté avec la pensée du célèbre philosophe allemand en soulignant une continuité de questionnement et de méthode entre son œuvre et la sienne. C'est précisément cette image d'un Nietzsche postmoderne que Jacques Bouveresse s'attache à interroger dans *Nietzsche contre Foucault*.

C'est à partir de la question de la vérité que Jacques Bouveresse s'intéresse à Foucault. En effet, Michel Foucault est crédité, par ceux qui s'en réclament, d'avoir complètement refondé les concepts de vérité et d'objectivité à un point tel qu'il ne serait plus possible d'employer ces notions, comme le font les rationalistes, sans se trouver accusés de naïveté.

Le problème qui m'intéresse est de savoir jusqu'à quel point on peut et jusqu'à quel point Foucault a réussi effectivement à penser autrement sur des choses comme la vérité, l'objectivité, la connaissance et la science<sup>1</sup>.

Cette prétention à nous débarrasser du concept de vérité, du moins tel qu'on le comprend usuellement, et la filiation avec

---

\* L'auteur est étudiant au doctorat en philosophie (Université Jean-Moulin Lyon 3).

<sup>1</sup> Bouveresse, J. (2016), « L'objectivité, la connaissance et le pouvoir », p. 5.

Nietzsche revendiquée par Foucault sur cette question sont examinées par Bouveresse dans cet ouvrage. Le livre se compose de deux parties. La première est le texte d'une conférence donnée par Bouveresse au Collège de France en 2000 et qui a pour objet les rapports entre objectivité, connaissance et pouvoir chez Foucault, et la seconde consiste en un texte augmentée et corrigée d'une autre conférence de 2013 portant sur le problème de la vérité chez Nietzsche et chez Foucault en tant que lecteur de Nietzsche.

Dans la première conférence Bouveresse reprend la distinction faite par Vincent Descombes entre un Foucault américain et un Foucault français en la transposant du plan de la théorie politique à celui de la théorie de la connaissance. Le Foucault américain proposerait une vision plus réaliste de choses comme la raison, la vérité ou la folie, choses qui auraient été mystifiées par les idéalizations de la philosophie. Le Foucault français, lui, serait en revanche plutôt relativiste et irrationaliste et suggérerait qu'il est non seulement possible, mais aussi nécessaire, de se débarrasser des notions de vérité et d'objectivité. Selon Bouveresse, les interprétations de l'œuvre de Foucault n'ont cessé d'osciller entre ces deux visions, même si pour lui le Foucault français est plus proche du vrai Foucault. Cela, comme nous le verrons, lui semble particulièrement visible concernant le problème de la vérité et de l'objectivité.

Sur la question de la vérité Foucault tendrait à assimiler la vérité au pouvoir. La vérité serait le produit de rapports de pouvoir variant au cours de l'histoire. Plus exactement il y aurait une solidarité intime entre savoir et pouvoir à un point tel que la vérité ne serait qu'un simple effet de celui-ci. Bouveresse objecte à Foucault que si le lien entre savoir et pouvoir peut être attesté dans le cas de la psychiatrie, ce lien n'est pas aussi évident en ce qui concerne les mathématiques ou les sciences de la nature. Toute la thèse de Foucault, selon Bouveresse, repose sur l'ambiguïté de la formule « production de la vérité ». En effet, celle-ci peut recevoir deux sens distincts. Il peut s'agir soit de mettre au jour une vérité qui préexiste à sa découverte, soit de la créer purement et simplement. Si les théories et propositions ont des conditions historiques et sociales de production, leur contenu de vérité, lui, en est largement indépendant dans la mesure où celui-ci repose sur des raisons ayant une valeur objective.

Pour Bouveresse, Foucault est victime ici d'une confusion entre ce qui est vrai et ce qui est tenu pour vrai, entre la connaissance et la croyance. Seul le tenu pour vrai peut être le produit du pouvoir ou de conditions historiques et sociales particulières, mais pas le vrai qui en est, par définition, indépendant. Une conséquence remarquable de cette distinction est que, contrairement à ce que suggère Foucault, ce dont le pouvoir a besoin n'est pas la vérité, mais l'assentiment à des choses tenues pour vraies.

On peut même penser que le pouvoir a un besoin bien plus grand de l'erreur et du mensonge que de la vérité, et que ce sont plutôt, de façon générale, les contre-pouvoirs qui ont besoin de faire reconnaître des vérités que le pouvoir dissimule ou rejette<sup>2</sup>.

Bouveresse rappelle que le pouvoir n'a pas tant besoin de la vérité, ou de vérités, que de croyances qui sont reçues comme vraies. En clair, les pouvoirs tyranniques ont plus besoin de camoufler la vérité et de produire l'assentiment à des choses présentées comme vraies que de la vérité elle-même. Ce sont surtout les opposants au pouvoir qui ont besoin de la vérité pour dévoiler les mensonges de celui-ci. En somme, Jacques Bouveresse soutient, contre Foucault, que le contenu de vérité d'une théorie, d'une croyance ou d'une proposition est déterminé indépendamment des conditions contingentes dans lesquelles elles sont proférées, et surtout indépendamment des *desiderata* du pouvoir. Ce n'est que lorsqu'une théorie, ou une croyance, est fautive ou douteuse qu'il devient nécessaire d'utiliser une forme ou une autre de contrainte, d'assujettissement ou de manipulation pour la faire accepter comme vraie.

Plus on est forcé de recourir à la notion de pouvoir pour expliquer le fait qu'une théorie ou une proposition soient acceptées comme vraies, moins il y a de chances pour qu'il s'agisse d'une théorie ou d'une proposition vraie. C'est en fait l'erreur et l'illusion, plutôt que la vérité, qui demandent,

---

<sup>2</sup> Bouveresse, J. (2016), « L'objectivité, la connaissance et le pouvoir », p. 10.

dans certains cas, à être expliquées en termes de pouvoir et de stratégies d'assujettissement et de domination<sup>3</sup>.

La seconde grande thèse de Foucault serait que le partage entre le vrai et le faux est un système d'exclusion du même ordre que celui institué entre la raison et la folie. Ce partage, selon Foucault, serait le fruit d'une volonté de vérité indissociablement liée à une volonté de pouvoir et de domination. Bouveresse objecte à cette thèse qu'une telle distinction ne relève probablement pas d'un choix arbitraire dictée par un désir d'exclusion, mais doit être plutôt comprise comme un effet de la prétention du langage à représenter la réalité.

L'objet de la seconde conférence est la confrontation entre Nietzsche et Foucault sur la question de la vérité. La thèse de Bouveresse, dans cette seconde partie, peut se formuler ainsi : le nietzschéisme dont se revendique Foucault s'appuie sur une lecture contestable et partielle des textes de Nietzsche et ne résiste pas à une confrontation précise avec ceux-ci. En effet, le point central examiné par Bouveresse est le lien entre connaissance et vérité. Le lien entre connaissance et vérité relève-t-il d'un rapport d'implication logique, donc nécessaire, ou bien ne s'agit-il que d'un rapport simplement historique et donc contingent, de telle sorte que l'on pourrait parler d'une connaissance fautive ? Foucault semble créditer Nietzsche de l'exploit d'avoir réussi à désimpliquer l'un et l'autre, ce qui autorise Foucault à parler de connaissances fautes, ou bien de connaissances qui n'auraient aucune prétention à la vérité. Comme on l'a vu plus haut en affirmant cela on se prive des moyens de distinguer entre la connaissance et la simple croyance. Mais est-ce bien là le propos de Nietzsche ? Refuse-t-il réellement toute distinction entre la connaissance et la croyance ? A-t-il vraiment cherché, et réussi, à désimpliquer connaissance et vérité ? Bouveresse montre que cela est très discutable. En effet, si Nietzsche nie l'existence d'une connaissance désintéressée dans la mesure où toute volonté de connaissance est aussi, et surtout, volonté de puissance cela ne veut pas dire qu'il confond pour autant la connaissance et la croyance. Au contraire. Nietzsche ne cesse de présupposer une telle distinction entre le vrai et le tenu pour vrai, ou entre le concept de vérité et la vérité elle-même. En réalité, Nietzsche s'en prend au concept de

---

<sup>3</sup> Bouveresse, J. (2016), « L'objectivité, la connaissance et le pouvoir », p. 9.

vérité tel qu'il est élaboré par les philosophes qui ont tendance à associer le vrai à l'immuable, à l'identique, au nécessaire là où la réalité ne donne à voir que contingence, multiplicité, devenir, etc. Il ne semble aucunement rejeter l'idée de vérité en tant que telle<sup>4</sup>. En revanche c'est la valeur de la vérité qui est discutée par Nietzsche comme étant un bien qu'il faut rechercher pour lui-même, et Nietzsche, selon Bouveresse, ne fait aucun mystère de ses préférences.

Un point sur lequel il ne peut y avoir guère de doute [...] est le fait qu'aux yeux de Nietzsche il est de la plus haute importance, lorsque nous avons à choisir entre le chemin de la vérité et celui de la croyance à la vérité, d'opter dans tous les cas pour le premier<sup>5</sup>.

La conclusion de Bouveresse est qu'il est loin d'être évident que Foucault ait réussi à transformer fondamentalement notre compréhension du concept de vérité. En outre, l'interprétation de Nietzsche par Foucault semble très contestable et loin des thèses que Foucault cherche à défendre.

---

<sup>4</sup> Bouveresse, J. (2016), « Remarques sur le problème de la vérité chez Nietzsche et sur Foucault lecteur de Nietzsche », p. 56.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 64.